III. GALERIE DE FAMILLE.

LE R. P. CYPRIEN BATIE, O.M.I. (1877-1949).

Enfance et jeunesse.

Né le 21 juin 1877, dans la rude et si chrétienne région du massif central, l'ancienne province d'Auvergne, en France, le Père Bâtie avait reçu de son pays d'origine la foi robuste et la constitution solide des montagnards. Il était le cinquième des neuf enfants de Jean-Pierre Bâtie et de Marie Durieux, cultivateurs, demeurant au « mas » de Grazac, petite commune du département de la Haute-Loire, appartenant au diocèse du Puy. Au baptême, qui lui fut donné le jour même de sa naissance, il avait reçu les noms de Cyprien-Auguste.

Le 22 avril 1888, il avait fait sa première communion, et le 4 juin 1890, il avait été confirmé. dans l'église de son pays natal.

C'est à Grazac aussi qu'il fit, de 6 à 13 ans, ses études primaires, sous la direction des Frères des Ecoles Chrétiennes, auxquels il était uni comme par un lien de famille, ayant deux de ses oncles dans cette méritante Congrégation. Il convient d'ailleurs d'ajouter, pour montrer davantage l'esprit chrétien de sa famille. qu'il avait aussi une tante et une nièce religieuses.

Au sortir de l'école primaire, Cyprien Bâtie reçut pendant un an des leçons de latin du vicaire de sa paroisse; puis il entra au petit-séminaire de Monistrol-sur-Loire où il acheva ses études secondaires.

A vingt ans, en 1897, il entra au grand-séminaire du Puy, où il revêtit la soutane et fut tonsuré, le 5 juin 1898.

Cette année de grand-séminaire n'avait été pour le jeune abbé qu'un temps de réflexion et de décision au sujet de son avenir. Il voulait être prêtre, mais en rêvant d'aller dépenser ses forces dans les lointains pays de missions et comme membre d'une congrégation religieuse. Or, la grande protectrice du Puy, dont la statue majestueuse domine tout le pays, et que l'on honore sous le titre de Notre-Dame de France, lui inspirant, comme à plusieurs de ses compatriotes, d'entrer chez les Oblats de Marie Immaculée, il alla frapper à leur porte et fut dirigé vers le noviciat du Bestin, en Belgique.

Le Maître des novices était le Père Joseph Barbedette, l'un des voyants de Pontmain, qui, sous une écorce assez rude, cachait un coeur de mère, et dont la piété était naturellement toute orientée vers la Vierge qu'il avait eu le bonheur de voir de ses yeux, le soir du 17 janvier 1870. Rarement maître et disciple furent mieux faits pour se comprendre. Aussi le Père Barbedette n'eut-il pas de peine à former dans l'âme de son novice une piété semblable à la sienne. Revêtu du saint habit le 28 septembre 1898, le Frère Bâtie fit ses premiers voeux le 29 septembre 1899.

Du Bestin il se rendit à Liège (Belgique), pour y reprendre ses études philosophiques interrompues par le noviciat, y faire ses études théologiques et recevoir les saints Ordres.

Il eut — Dieu sait pourquoi! — l'avantage d'être dispensé du service militaire, ne subissant des obligations militaires que l'ennui d'être retardé de près d'un an pour les voeux perpétuels. Il ne les prononça, en effet, que le 15 août 1901, à Liège.

L'année 1902 le vit ordonner sous-diacre et diacre; il reçut la prêtrise le 12 juillet 1903.

Un an plus tard, le 10 juillet 1904, lui fut donnée

l'obédience qui l'envoyait aux missions de l'Athabaska. Ce même jour, où les vingt-et-un jeunes Pères finissants du scolasticat de Liège étaient dispersés aux quatre vents du ciel, l'un d'eux, le Père Arsène Alac, recevait lui-même une obédience qui le destinait aux missions du Mackenzie; il devait accompagner le Père Bâtie dans son voyage, et finir, la Providence en ayant ainsi disposé, par demeurer avec lui dans le vicariat d'Athabaska.

Voyage et préparation missionnaire.

Tous les deux, donc, après une visite à leurs familles, s'embarquèrent au Havre pour New-York, où ils débarquèrent le dimanche 28 août. Divers arrêts, à Montréal, à Ottawa, à Saint-Boniface, à Hobbéma, prolongèrent la durée de leur voyage. et ils n'arrivèrent à Edmonton que dans la seconde moitié de septembre. Au reste, ils eurent à y attendre plusieurs jours deux Soeurs de la Providence qui devaient faire le reste de la route avec eux.

Edmonton était alors le terminus des moyens rapides de locomotion. Pour continuer leur voyage, nos missionnaires durent s'installer sur les grosses voitures à quatre roues, appelées *wagons*, lesquelles, traînées par de bons chevaux, mirent trois jours à parcourir les 100 milles (160 kilomtètres) qui séparent la capitale de l'Alberta d'Athabaska-Landing.

Le village de ce nom avait alors une grande importance, parce qu'il était le point de départ (ou le *terminus,* suivant le sens) de toute la navigation du Nord. Là, on s'embarquait pour le lac Athabaska — d'où son nom — et pour le Mackenzie; là également on s'embarquait pour le Petit Lac des Esclaves et la rivière la Paix. Les Pères Oblats y avaient un modeste pied-à-terre.

Quand les missionnaires y arrivèrent, le dernier bateau de la saison à destination du Mackenzie était parti, et un billet fut remis au Père Alac, l'avertis-

sant de se rendre à la mission Saint-Bernard, sur le Petit Lac des Esclaves.

La petite caravane missionnaire attendit encore huit jours la barque envoyée précisément de Saint-Bernard pour les prendre; et huit autres journées, d'agréable navigation celles-là, la conduisirent au terme de son long voyage, où elle arriva le 15 octobre, à midi.

Il est plus facile d'imaginer que d'exprimer l'émotion qui saisit les nouveaux missionnaires à la vue de la mission et de toutes les personnes accourues pour les recevoir. Ces minutes-là sont de celles qui ne s'oublient jamais.

Le coup d'oeil qu'offrait alors à l'arrivant la mission Saint-Bernard était beaucoup plus beau que celui d'aujourd'hui. Le bateau s'arrêtait juste en face, près d'un vaste moulin. On avait devant soi, au premier plan, la vieille mission, ancienne église et maison des Pères, quittées depuis une quinzaine de jours seulement. En arrière, adossée à la forêt, la nouvelle mission formant un ensemble magnifique: couvent des Soeurs de la Providence, avec les maisons des garçons et des filles; église-cathédrale bien au centre; maison des Pères, avec ses dépendances.

Cette dernière maison, qui allait devenir sous peu l'évêché de Mgr Grouard, abritait en ce moment les Pères Alphonse Desmarais, supérieur; Constant Falher, curé; Jean-Baptiste-Henri Giroux, le missionnaire des postes éloignés; Dosithée Laferrière, qui desservait la mission Saint-Antoine, à la rivière de Coeur; et Louis Girard, chargé de la mission Saint-François-Xavier, au lac Esturgeon. Ces Pères étaient assistés des Frères convers Auguste Dumas, le grand bâtisseur; Jean-Marie Le Creft, le conducteur sans pareil dans les voyages; Laurent, Denner, Kerhervé et Pollet, tous très utiles dans leurs attributions respectives.

Deux jeunes Pères, arrivés l'année précédente du scolasticat de Liège, étaient partis quelques jours plus

tôt, le P. Habay pour le Fort Vermillon, le P. Pétour pour le lac Wabaska.

* * *

La première occupation des Pères Alac et Bâtie à Saint-Bernard fut naturellement l'étude de la langue *crise*, préparation indispensable à leur ministère futur. Leur professeur fut le R. P. Falher, un des meilleurs maîtres en langue indienne.

Premiers travaux du ministère (1905-1908).

Après dix mois de cette étude et un séjour de quelques semaines au lac Esturgeon, en août et septembre 1905, le Père Bâtie fut chargé de desservir les *Réserves de Sucker Creek* et de *Driftpile*, sur la rive sud, partie ouest, du Petit Lac des Esclaves. C'était un champ d'apostolat relativement petit et peu éloigné, tout juste ce qui convenait à un commençant.

Aucun lieu de culte n'existait encore sur ces Réserves, et, malgré tous les efforts des prédécesseurs du P. Bâtie, ceux du P. Falher en particulier, la foi n'y était que faiblement implantée.

Sucker Creek donnait même des inquiétudes. Son chef, Louis Willier, dit *Mustus*, simple *conseiller* au regard du gouvernement, mécontent de n'avoir pas obtenu une école catholique sur sa Réserve, avait trop d'accointances avec le célèbre ministre protestant Holmes, l'adversaire acharné de la religion catholique. Au surplus, Mustus était jaloux de son frère cadet, André, dit *Kinoseu*, le véritable *chef* des Réserves du Petit Lac des Esclaves, qui demeurait sur celle de Driftpile. C'était donc à Sucker Creek qu'il était le plus urgent de bâtir une chapelle.

Tout cela fut expliqué, naturellement, au Père Bâtie; et le P. Bâtie prit à coeur la construction qui s'imposait. C'est pourquoi, durant l'hiver 1905-1906, il alla faire chantier dans la forêt, avec le Frère Auguste Dumas, pour préparer le bois nécessaire, qu'ils utilisèrent

ensuite, en 1906 et 1907. Ainsi fut élevée la jolie chapelle, que l'on dédia au Patron du P. Falher, *saint Constant.*

Au Wabaska (juin 1908 - septembre 1912).

Dans son ministère sur les petites Réserves de Sucker Creek et de Driftpile le Père Bâtie s'était formé à la vraie vie missionnaire. Son apprentissage néanmoins n'était pas encore suffisant: il lui fallait un champ d'action plus vaste, et, disons, plus difficile. La Providence voulut le servir à souhait, en lui apprenant, par surcroît, le détachement, à cette heure où il aurait été si agréable de jouir, au moins quelque temps, de la chapelle construite par ses mains.

Le Père Pétour étant resté seul prêtre à la mission Saint-Martin du Wabaska, au début de juin 1908, parce que son supérieur, le Père Dupé, avait dû être emmené d'urgence à Edmonton pour cause de maladie, le Père Bâtie, son ancien condisciple de scolasticat, lui fut dépêché, dans le courant de ce même mois, pour le secourir.

Comprendre comment le Père Dupé s'était épuisé totalement, en quelques années, fut facile au Père Bâtie quand il vit la mission Saint-Martin. Ce qui avait été fait là était bien autre chose que la petite chapelle Saint-Constant! Un beau et vaste couvent-pensionnat pour les Soeurs de la Providence, une superbe maison pour les Pères, sans parler de la jolie église déjà plus ancienne, mais oeuvre aussi du Père Dupé (ainsi que du Père J. B. H. Giroux). Et tout cela s'était fait avec si peu de main d'oeuvre et de ressources que le Père Dupé, accablé de fatigues et de soucis, en était devenu une pitoyable ruine humaine... S'il avait eu en son temps l'aide précieuse que le P. Bâtie trouvait au Wabaska en y arrivant, le 24 juin 1908, les Frères Poulain, Cabon et Pollet!... Mais non!...

Enfin, le Père Pétour, profondément affecté lui-même par la maladie de son supérieur — et l'on

pourrait presque ajouter des Frères Poulain et Cabon, dont la santé n'était réellement pas brillante — le Père Pétour fut grandement soulagé par la venue de son cher confrère.

Leur bonheur à tous deux fut porté à son comble, trois mois plus tard, par l'arrivée d'un nouveau supérieur, qui leur était fort bien connu, le Père Dosithée Laferrière.

Mais c'était trop de trois Pères au Wabaska, en ce temps-là où ils étaient si peu nombreux pour un vicariat deux fois plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui (27 prêtres, en 1909, l'Evêque compris); la surprise ne fut donc pas grande lorsque le Père Pétour fut retiré et partit, le 3 juin 1909, laissant après lui de vifs regrets.

Le Père Bâtie eut alors à desservir tous les postes dépendant de Saint-Martin, à 100 milles (160 kilomètres) à la ronde, et même davantage.

Cent milles et plus!... Que de voyages héroïques évoquent ces mots si courts, à la raquette, en hiver, par des froids de trente à cinquante degrés au-dessous de zéro; à cheval, en été, dévoré jour et nuit par des maringouins insatiables de sang!... Que de randonnées fatigantes! Que de courses à la recherche de chevaux écartés!... Ce sont tous ces souvenirs qui reviendront dans l'imagination du pauvre Père agonisant. Elle est belle, l'immense forêt du Wabaska, toute parsemée de jolis lacs; mais que ses charmes diminuent à la parcourir dans de telles difficultés!... Si du moins la population n'avait eu, elle, que des charmes: mais pour quelques belles âmes, combien d'autres... qui l'étaient moins! Car, si les pauvres gens qui demeuraient au sud et à l'est de Saint-Martin, venus en partie du Lac la Biche, étaient généralement chrétiens, ceux du nord, par contre, étaient encore en grande majorité païens, et, parmi eux, le missionnaire rencontrait nombre de sorciers influents et parfois de ces tristes malades, prétendus

mangeurs de chair humaine, que l'on nommait *witigos*. Que d'efforts à faire pour détruire dans ces régions le règne de Satan!...

Ce fut la grande occupation du Père Bâtie pendant les quatre années de sa résidence alors au Wabaska, sous l'autorité du Père Laferrière, et cela satisfaisait son zèle.

Les fatigues des courses apostoliques n'étaient rien pour lui. Il eut cependant à souffrir, et à souffrir beaucoup, par suite des épreuves qui affligèrent, à cette époque, la mission du Wabaska. La maladie du Père Dupé n'avait été qu'un prélude; la mort suivit de près, enlevant coup sur coup trois Frères. Le premier qui mourut fut le Frère Poulain, le 26 janvier 1910, des suites probablement de rhumatismes contractés dans ses voyages d'hiver. Le second fut le Frère Cabon, qui se noya, le 19 avril suivant. Et le troisième fut le Frère Boisjoly, qui était venu remplacer le Frère Poulain, et qui se noya lui aussi, le 27 juin 1911, en faisant la pêche. Il n'est pas possible d'exprimer le chagrin que ces morts, si rapprochées et si tragiques, causèrent au Père Bâtie. Longtemps plus tard — en 1935 — alors que la paralysie lui rendait toute écriture presque impossible, il fit d'extraordinaires efforts pour en raconter les douloureuses péripéties. Une seule consolation pouvait atténuer la douleur des missionnaires, la pensée que ces morts étaient les sacrifices voulus par Dieu pour le rachat des âmes.

Sur la rive sud du Petit Lac des Esclaves (octobre 1912 - août 1914).

Bientôt après ces morts pénibles, deux événements d'un autre genre purent paraître au Père Bâtie des signes avant-coureurs d'une nouvelle obédience pour lui. Ce furent, le 30 novembre 1911, l'arrivée au Wabaska du jeune Père Edouard Jaslier; puis, en juillet 1912, le changement du supérieur, le Père Laferrière étant remplacé par le R. P. Joseph Habay.

Vers le 20 de septembre 1912, en effet, le Père Bâtie reçut l'ordre de quitter la mission Saint-Martin pour retourner à son premier champ d'apostolat, mais notablement agrandi. On lui confiait toutes les petites missions et les postes naissants, depuis Sucker Creek jusqu'à l'extrémité orientale du Petit Lac des Esclaves et au-delà jusqu'à la limite sud du vicariat, missions et postes dont le Père Pétour avait eu la charge depuis son départ du Wabaska.

Cette région allait se transformer notablement par suite de deux causes, l'ouverture d'une école-pensionnat pour les enfants des Réserves de *Sucker Creek*, *Driftpile* et *Swan River*, et la construction d'une voie ferrée unissant *Edmonton* à *Dunvegan*, que l'on projetait alors de continuer jusqu'en Colombie Britannique, d'où son nom *ED & BC*.

La construction de la nouvelle école et la fondation d'une nouvelle mission, déjà nommée Saint-Bruno, dont le Père Pétour devait avoir la direction, étaient le motif de l'appel du Père Bâtie: il fallait bien, en effet, pour assurer le succès de l'oeuvre confiée au Père Pétour le libérer de toute autre charge.

Au moment même où le Père Bâtie arrivait, le Frère Auguste Dumas, aidé de quelques ouvriers, avec le Père Pétour comme chapelain, était en train de construire le couvent-pensionnat dont les Soeurs de la Providence avaient accepté la direction. Et quand les quatre fondatrices y eurent été installées, par Mgr Joussard, le 7 janvier 1913, ce fut le Père Bâtie qui en recruta les élèves. Il fut, en plus, constamment l'aide du Père Pétour et plus d'une fois son remplaçant durant des absences plus ou moins prolongées.

Vers cette époque, comme on l'a dit, se construisait la ligne du chemin de fer qui allait relier la ville d'Edmonton à la rivière la Paix. Ce travail considérable amenait dans le pays, avec un grand nombre d'ouvriers, des commerçants et des colons de toute nationalité. Des noyaux de villages commençaient à

se former aux différentes stations de la voie ferrée. Le ministère du prêtre devait se transformer en conséquence.

Le *pied-à-terre* du Père Bâtie à cette époque était la mission Saint-Bernard, plus souvent nommée, depuis 1909, Grouard. De fait il n'y résidait guère, tant il avait à voyager pour visiter ses missions, dont *Smith-Mirror Landing, Sawridge-Slave Lake, Swan River-Kinuso, Driftpile* et *Sucker Creek* étaient les principales.

D'octobre 1912 jusqu'en août 1914, le Père Bâtie remplit de son mieux le rôle assez compliqué de msisionnaire des Indiens et des Blancs, de recruteur de l'école Saint-Bruno et d'assistant — sans le titre — du Père Pétour.

Directeur de la mission Saint-Bruno (août 1914 - juillet 1916).

Les autorités du Vicariat ne firent que simplifier sa tâche lorsque, le 28 août 1914, rendant le Père Pétour aux missions, elles confièrent au Père Bâtie la direction de Saint-Bruno.

Le premier directeur y laissait un excellent souvenir; le second, déjà très connu et très aimé, y fut accueilli avec bonheur.

Comme le premier, le second devait en avoir la charge durant deux années scolaires.

Ces deux années furent une période de développement et de prospérité. Le nouveau directeur, âgé de 37 ans, dans la plénitude de ses forces physiques et de ses moyens d'action, eut le plaisir de voir l'achèvement d'une maison-école, adjointe au couvent, que son prédécesseur avait eu le souci de construire, sous la direction du Frère Auguste Dumas. Le Père Bâtie la bénit le 12 octobre 1914, et les garçons s'y installèrent deux jours plus tard. Grâce à cette construction, le nombre total des enfants put monter de trente-cinq à soixante.

On commença aussi dès lors à constater, non sans bonheur, que le bien fait aux enfants s'étendait jusqu'aux parents. On les vit, en effet, s'approcher plus nombreux des sacrements. La population des Réserves devint de plus en plus chrétienne; les premières communions et les confirmations se multiplièrent.

Il y eut même progrès dans le petit presbytère — qui était la moitié la plus ancienne de l'actuelle maison des employés — où la vie de communauté remplaça la vie solitaire du début. Car on donna, dès 1914, au Père Bâtie l'assistance extrêmement précieuse du vénérable Père Dupin, ancien missionnaire de Saint-Bernard, puis du Vermillon, et celle du Frère Pollet, venu du Wabaska.

Deuxième séjour au Wabaska (juillet 1916 - décembre 1923).

Le 3 juillet 1916, de par la volonté des légitimes supérieurs, le Père Bâtie remit sa charge au R. P. Yves-Marie Floc'h, et il reprit le chemin du Wabaska, où l'obéissance l'envoyait de nouveau.

De directeur, il redevenait assistant du Père Laferrière, qui était lui-même pour la seconde fois directeur de la mission Saint-Martin, où il avait remplacé le Père Habay en septembre 1914. Le Père Jaslier ayant été lui aussi transféré à une autre mission, tout le personnel oblat de Saint-Martin était nouveau, composé qu'il était des Pères Laferrière et Bâtie, et des Frères John Behan et Joseph-Olivier Leroux.

Pendant tout son deuxième séjour au Wabaska, qui allait être de sept ans et demi, le Père Bâtie eut surtout la charge des nombreuses dessertes: Lac des Iles, Lac des Sables, Lac Pélican, Lac des Roches, Lac-qui-Appelle (Calling Lake), vers le sud; Portage Pélican, à l'est; Lac Wabaska Nord, Lac la Truite, Lac du Diable, Lac Montagnais, vers le nord. Il avait aussi d'ailleurs un rôle à remplir à l'école, auprès des enfants et des religieuses, et la chronique du

temps nous donne, à la date du 24 juin 1919, cette note significative: « La dévotion au Sacré-Coeur de Jésus a pris une vive extension parmi notre personnel religieux et enfantin, grâce au zèle du R. P. Bâtie, qui est un infatigable apôtre de cette noble cause ».

Dans son zèle pour le salut des âmes, le Père Bâtie eut à lutter souvent contre un réel adversaire, le ministre protestant White. Vivant depuis une vingtaine d'années dans le nord, le dit ministre parlait lui aussi la langue crise, ce qui lui donnait beaucoup d'influence; puis tous les moyens lui étaient bons pour arracher les âmes à l'église catholique. Et il y réussit dans une certaine mesure. Ramener ces âmes égarées dans le giron de l'Eglise fut l'objet des efforts inlassables du Père Bâtie. La lutte fut particulièrement chaude en 1920 et les années suivantes. Ce fut alors que sévit de façon plus terrible la fameuse « grippe espagnole », et, avec elle, tout un cortège de maladies épidémiques, petite vérole, rougeole, coqueluche, oreillons. La mission catholique ayant été touchée avant la mission protestante, White s'empressa de crier bien haut que Dieu châtiait les catholiques, parce que leur religion était fausse... Mais, comme pour lui donner un démenti et le punir, Dieu permit que la mission protestante eût son tour, et grièvement alors que l'école catholique n'eut presque aucune mortalité à déplorer.

Au reste, si la maladie sévit rigoureusement parmi les catholiques, ce fut aussi la plus belle occasion pour les missionnaires de manifester un héroïsme que seule la religion catholique inspire. Voici ce qu'en rapporte un témoin oculaire: « Je me rappelle que quand la grippe espagnole fit son apparition au Wabaska, il y eut des victimes dans presque toutes les maisons. Le Père Bâtie et le Frère Leroux se firent un devoir d'aller chaque matin secourir ces pauvres affligés. Ils donnaient le bois, l'eau, etc., portaient les cadavres, creusaient les fosses... Quand l'épidémie cessa, les deux apôtres de la charité furent atteints.

Le Frère Leroux se remit assez vite. Un jour le Père Laferrière dit à la supérieure du couvent des Soeurs: « Il faut essayer de sauver le Père Bâtie...: ne pourriez-vous pas trouver une place chez vous pour lui? ». On l'installa dans un petit coin ensoleillé; de son lit il pouvait voir les enfants et les entendre parler; cela lui faisait oublier les scènes d'horreur qu'il avait vues pendant qu'il soignait ses chers Indiens malades ou mourants ».

Ainsi, grâce aux soins extraordinairement dévoués des religieuses, le Père Bâtie recouvra la santé. Il en eut bientôt d'autant plus besoin que le départ imprévu du Père Laferrière, en septembre 1922, le laisse seul à la tête de la mission, obligé par conséquent de porter toute la charge de Saint-Martin et des dessertes. C'est alors probablement que, débordé de travail et accablé de soucis, il fit ce qu'on nous raconte sans en fixer exactement la date: un jour, tandis qu'une Soeur priait au jubé, le Père Bâtie entra dans l'église, et, n'y voyant personne, il alla se jeter au pied du tabernacle, puis, l'enlaçant de ses bras, il pria de tout son coeur. De tels gestes supposent une ardeur de foi et de désirs à laquelle Dieu ne peut pas résister. Ce que demandait le Père Bâtie est resté son secret; mais ce que l'on sait, c'est que les plus belles conversions qui réjouirent toute la mission sont de cette époque.

Les religieuses, plus à même que personne de constater le zèle et la piété du vaillant missionnaire prouvèrent l'estime qu'elles avaient pour lui: au cours de son premier séjour au Wabaska, il fut invité deux fois à leur prêcher la retraite annuelle, en 1908 et en 1910; durant son deuxième séjour, il la leur prêcha trois fois, en 1916, 1920 et 1922.

Il faut donc reconnaître que le Père Bâtie avait grandement mérité de la mission Saint-Martin lorsque, en décembre 1923, il y fut remplacé par le Père Alphonse Rault et renvoyé à ses anciennes missions des bords du Petit Lac des Esclaves.

De Smith à Sucker Creek (décembre 1923 à janvier 1927).

Pendant les sept ans et plus que le Père Bâtie venait de passer au Wabaska, de notables développements s'étaient accomplis sur le parcours du chemin de fer et la rive sud du Petit Lac des Esclaves, que le Père Pétour remit à nouveau, le 23 décembre 1923, à son confrère.

Près de la station de Smith, autour de laquelle s'était reformé l'ancien village de Mirror Landing, définitivement abandonné, une humble maison-chapelle accueillait les fidèles encore peu nombreux dans cette extrémité sud du vicariat. Plus au nord, « au bout du lac », comme on disait, et dans le village déjà populeux de Sawridge, une belle église s'élevait, à la place de l'ancienne chaumière-chapelle transportée autrefois de la mission Saint-Bernard par le Père Giroux; cette église, à la vérité, n'était pas complètement achevée: il fallait bien que le Père Bâtie y fit aussi quelque chose. Enfin une autre église, plus élégante et plus finie, existait non loin de la station de Kinuso, sur la Réserve de la Rivière du Cygne (Swan River) et sur un morceau de terre donné par le chef Félix Giroux.

Sur son travail matériel, le Père Bâtie a laissé cette note: « J'étais arrivé ici, à *Slave Lake* (c'est le nom de la station de chemin de fer qui desservait Sawridge et qui, depuis, l'a supplanté), le 23 décembre 1923; j'ai laissé la place le 4 janvier 1927. Pendant cette période de trois ans, j'ai fait lambrisser le choeur de l'église, dépense de 50 dollars pour le moins; j'ai fait blanchir la maison et remplacer ses soubassements, ce qui a coûté une quarantaine de dollars. Je me proposais de faire finir le lambrissage de l'église, d'y faire construire un soubassement en ciment, et de faire construire un presbytère, quand la mort inattendue du Père Hautin, à Calais, m'a valu une obédience d'abord temporaire, puis défini-

tive à cette place. Je laisse 325 dollars que j'ai ramassés pendant cette période de trois ans pour l'église de Slave Lake... ».

De son travail spirituel, le Père Bâtie n'a rien dit. Jamais il n'a rien publié de ce qu'il faisait, et, dans ses longues années de retraite à Grouard, il n'en parlait pas plus que si tout avait été fait par ses confrères. Que de mérites ensevelis dans cet humble silence et qui ne seront connus que dans l'éternité!

Au Lac Esturgeon (janvier 1927 - mars 1933).

Il partit donc, le 4 janvier 1927, pour la mission Saint-François-Xavier, du Lac Esturgeon, dont le nom civil était déjà *Calais*, en l'honneur d'un de ses premiers missionnaires. C'est là qu'il avait commencé son ministère, en 1905; il y revenait avec une obédience temporaire, pour porter secours au vénérable Père Le Serrec, âgé de 75 ans, que le départ pour Edmonton du Père Hautin gravement malade, avait laissé seul. Au mois de juillet, l'obédience devint définitive.

D'abord simplement « économe et principal de l'école indienne », le Père Le Serrec étant supérieur, le Père Bâtie eut toute la charge de la mission à partir du 2 janvier 1928, le Père Le Serrec partant alors pour Saint-Bruno, qui lui était assigné comme lieu de retraite et de repos. La charge qui retombait ainsi sur les épaules du Père Bâtie était assez lourde, car il était nécessaire d'agrandir considérablement les locaux de l'école-pensionnat. Le nouveau supérieur ne s'effraya pas de la besogne. et l'on vit s'élever, dans le courant de 1929, une construction de 84 pieds par 25, à deux étages; ce qui donna un grand dortoir, une salle de récréation et un réfectoire pour les garçons, ainsi qu'une salle de classe.

C'était, on peut le constater encore aujourd'hui, un beau travail, qui avait certainement coûté beaucoup de soucis à son constructeur. Trop peu cependant pour le décourager d'en entreprendre d'autres,

et même sans aide financière du vicariat. Il construisit, en effet, en 1930 ou 31, des hangars et maisons pour les employés de la mission.

Il commençait pourtant dès lors à souffrir des premières atteintes du mal qui devait le conduire à la tombe. C'était même au point qu'il dut, en octobre 1930, aller consulter un spécialiste, à Edmonton. Le verdict de l'homme de science fut plutôt rassurant: *grâce à quelques remèdes* qui arrêteraient les progrès de la maladie, le Père pourrait travailler bien des années encore, et il n'y avait pas de danger de paralysie complète. Malheureusement ce qu'avait dit le docteur fut bientôt contredit par les faits. Dès le *mois de février* suivant le Père Bâtie ne pouvait plus écrire que « lentement ». Au mois de mai, il exprimait à Mgr Guy, successeur de Mgr Grouard, sa pensée qu'« il serait mieux qu'un autre fût chargé de la mission »; et il avouait au Père Falher qu'il était « bien gêné » par cette paralysie tremblante qui ne faisait qu'empirer. Enfin, au début de février 1933, il crut devoir en arriver à une démarche formelle pour avoir un remplaçant.

Ses motifs étant trop évidents pour n'être pas pris en considération, il reçut l'ordre de se rendre à Grouard par la voiture qui conduirait son successeur, le R. P. Louis Girard.

Ainsi, *le* 3 mars *1933,* le Père Bâtie quitta *le* lac Esturgeon, comme il l'avait demandé, mais avec une peine très sensible.

Au Fort Saint-John (avril 1933 - mai 1934).

L'obédience *qui le rappelait à Grouard le nommait* assistant du Père Floc'h, supérieur et curé. Ainsi le pauvre malade aurait-il la consolation de se sentir encore bon à quelque chose, au lieu du sentiment pénible d'être simplement mis à la retraite comme *quelqu'un de fini, d'usé.*

Il n'y demeura d'ailleurs qu'un mois. Le Fort Saint-John se trouvant alors dépourvu de prêtre par

suite de l'envoi du Père Beuglet au Wabaska, le Père Bâtie fut encore jugé capable de faire l'intérim, en attendant la nomination d'un curé et chapelain des Soeurs de la Providence. qui ont là un hôpital.

Il y arriva le 6 avril 1933.

L'espoir de suffire encore à la tâche lui avait donné du courage; mais quand il se vit en face de la besogne à accomplir, il sentit aussitôt qu'elle était au-dessus de ses forces. Le chapelinat de l'hôpital eût été bien usffisant pour lui, alors qu'il fallait en plus aassurer le service d'une paroisse relativement considérable, sans parler de plusieurs postes d'alentour qu'il aurait fallu visiter.

Rien de plus démoralisant pour le pauvre missionnaire que cette constatation de son incapacité. Sa maladie en fut tout de suite aggravée...

Que faire alors, si ce n'est crier au secours?... C'est ce qu'il fit, écrivant à Mgr Guy: Pour accomplir tout le travail qui se présente au Fort Saint-John, il faudrait « deux hommes bien lestes, au lieu d'un infirme! ».

Sa plainte fut entendue, et un prêtre séculier, l'abbé Paul Gagnon, lui fut envoyé, le 29 juin (1933).

Plus de dix mois encore le Père Bâtie remplit l'office de chapelain à l'hôpital, mais de plus en plus malade, et sentant qu'il ne pouvait plus rien faire pour les missions, sauf souffrir et prier. Pour lui personnellement, il ne songeait plus qu'à se préparer à la mort en se sanctifiant de son mieux dans ses souffrances.

Les quinze dernières années.

Cette mort à laquelle il pensait, ne devait pas venir si tôt: il lui restait un rude calvaire à gravir.

Vers le milieu de mai 1934, il fut rappelé à Grouard. Quelle différence entre ce retour et la première arrivée, trente ans plus tôt!... Le pauvre

malade n'était plus maintenant qu'une ruine!... Cependant il pouvait encore dire la messe et faire un peu de ministère; c'était sa grande consolation.

L'année suivante, 1935, il fut envoyé à Saint-Bruno. Trente ans aauparavant il était devenu le missionnaire des Réserves de Sucker Creek et de Driftpile: à Saint-Bruno, l'école construite entre ces deux Réserves, il allait consumer ses dernières forces en faveur des enfants de ceux auxquels il avait donné les prémices de son ministère!

Sa maladie s'aggravait lentement... La parole devenait plus difficile, les mains tremblaient de plus en plus, les jambes se prêtaient de moins en moins à une marche normale... En 1939, le Père Bâtie dut cesser de dire la sainte messe, et se retirer pour tout de bon à Grouard.

La croix était bien dressée cette fois, et le missionnaire y était cloué pour sa lente et longue agonie..., la magnifique agonie d'un pieux vieillard souffrant toujours sans jamais se plaindre!... Quelle expiation pour les fautes échappées à l'humaine faiblesse!... Quelle source de mérites!...

On l'a vu ainsi, pendant près de dix ans, fidèle à sa règle, à ses exercices de piété, autant qu'il en était capable, communiant tous les matins, disant son rosaire...: s'intéressant par ailleurs à tout ce qui regardait l'Eglise et le Vicariat, à la vie de la communauté; heureux quand il pouvait converser avec des Indiens. Au milieu de ses journées monotones, rivé de plus en plus à son fauteuil, dans la salle commune, sa plus grande distraction était de jouer aux cartes; il aimait aussi lire les journaux ou écouter les nouvelles transmises par la radio. Celles qui concernaient sa patrie lui étaient des plus chères, et à voir son avidité d'en recevoir on pouvait juger de la grandeur du sacrifice qu'il avait fait en ne demandant jamais à y retourner pour une visite.

N'étant plus enfin qu'une loque humaine, obligé de se faire rendre les services les plus humiliants, il

savait apprécier la charité de tous ceux qui s'occupaient de lui, et il leur en était très reconnaissant.

Son dernier sacrifice fut de quitter Grouard pour aller mourir à Saint-Albert. Longtemps il l'avait redouté. Il s'y était enfin soumis, le jugeant lui-même nécessaire... Mais, cette séparation de toutes les personnes et choses au milieu desquelles il avait passé sa vie, c'était comme la lie de son calice!...

Dieu semble avoir voulu le récompenser dès ici-bas de cet acte héroïque. Car ses derniers mois ont été heureux. S'il avait un regret, c'était de n'être pas allé plus tôt à Saint-Albert. Les bons vieillards qui, eux aussi, dans ce chaud foyer ouvert par les bonnes Soeurs Grises, se préparent à la mort, entourèrent d'estime et d'affection le vieux missionnaire de Grouard, et, par leurs prières, attirèrent sur lui les bénédictions divines.

A ses funérailles, tous ceux qui le purent, se firent un devoir d'assister, remplaçant, sans y penser peut-être, toutes les personnes du Vicariat qui l'auraient fait si volontiers. De même, à la place de S. E. Mgr Routhier, retenu par la grippe à McLennan, et de S. E. Mgr Langlois, plus malade encore, le Révérend Père Provincial de l'Alberta-Saskatchewan officia, assisté du R. P. J. B. H. Giroux, seul représentant du Vicariat de Grouard. Pères, Frères et Soeurs y assistaient aussi en grand nombre.

En manière d'oraison funèbre les Soeurs Grises ont dit: « Que nous sommes contentes de l'avoir eu ici! Il a été une bénédiction pour notre oeuvre ».

Et le Père Clément Tourigny, qui l'assistait à ses derniers moments: « Pour moi, je suis passablement sûr que nous avons un ami de plus dans le ciel. Demandons-lui de nous aider à terminer nos jours comme lui, dans la paix et la sérénité! ».

Son corps repose maintenant dans le cimetière de Saint-Albert, à côté de ceux d'une centaine de ses frères en religion et en apostolat missionnaire.

R. I. P.

